

L'histoire a retenu deux conflits majeurs impliquant le Dantila hors de ses terres. Le premier se situerait en 1861, lorsque les populations du Dantila allèrent porter secours au village de Marougou (Sirimana), assiégé par Boubakar Saada, l'*almamy* du Boundou, et son allié le roi Dially-Silman de Mamakhono. L'arrivée de l'armée du Dantila permit de libérer Marougou et de battre Boubakar Saada qui s'échappa de justesse (Rançon 1894 a : 543). En 1868, à l'appel du chef de Marougou, le Dantila se joignit à une coalition qui voulait punir le chef Dially-Silman de Mamakhono pour avoir soutenu Boubakar-Saada en 1861. L'*almamy* Boubakar Saada vint au secours de son allié, battit la coalition et fit des prisonniers. Les soldats du Dantila se retirèrent à temps et acceptèrent de verser un tribut à Boubakar Saada (Rançon 1894 b : 537).

5.4.4. Le royaume malinké du Bélédougou

Le Bélédougou de la vallée de la Falémé ou petit Bélédougou n'est pas à confondre avec le Bélédougou de la région de Koulikoro au Mali ou Grand Bélédougou. Étymologiquement, en langue Bambara, *Bélé* signifie roche ferrugineuse et *dougou* signifie village, contrée (Binger 1886 : 20). Cette définition se rapproche de l'aspect général de la zone. Abel Chataignier (1963 : 96) mentionne que Bélédougou signifierait terre (*dougou*) de l'abondance (*bélé*) ou terre (*dougou*) des monts rocheux (*bélé*) ; seulement il ne précise pas la source de cette étymologie. Signalons enfin qu'Aubert a recueilli une autre origine pour ce nom : « Pays de Bélé » ; Bélé étant une femme qui n'avait qu'un sein, mère d'Hawa et qui serait venue seule du Guidimakha (Aubert 1923 : 404).

a. Peuplement du Bélédougou

Plusieurs versions du peuplement du Bélédougou ont été recueillies par A. Aubert (1923), A. Chataignier (1963), I. Thiaw et G. Wait (Altschul et al. 2016), A. Mayor et N.S. Guèye (Huysecom et al. 2013 et 2015). Malgré un fond commun, ces versions présentent néanmoins quelques divergences. Selon Aubert (1923 : 404-409), les premiers habitants du Bélédougou seraient des Peul et des Bassari qui auraient émigré les uns au nord et les autres plus au sud à cause de la sécheresse. Après eux, vinrent les Soumare qui seraient venus du Khasso et du Guidhimaka d'où ils fuyaient les pillages des Maures. Ces Soumare étaient très nombreux, avaient 19 chefs, qui habitaient chacun dans un village, et possédaient de nombreux captifs. Seulement, l'un de leurs captifs nommé Tobiri Kamara, qui était très fort, se révolta contre ses maîtres. Il volait les enfants de ses maîtres pour les vendre en captivité et obligeait même ses maîtres à lui payer l'impôt. Pour se débarrasser de cet esclave, les Soumare tinrent conseil, et demandèrent l'aide de Noya Moussa Cissokho (Noïa-Moussa-Sisokho) du Bambouk. Ce dernier envoya ses fils Dan Siriman (l'aîné) et Dan Manian (le cadet) pour délivrer les Soumare. Dan Siriman et Dan Manian se mirent en route avec leurs soldats, et, en cours de route, Dan Siriman s'arrêta et dépêcha Dan Manian en avant. Celui-ci pénétra dans le Bélédougou, mata la révolte et tua Tobiri Kamara.

Délivrés de leurs captifs, les Soumare n'eurent d'autre choix que d'accepter la cohabitation avec leur sauveur ; ils pactisèrent donc avec Dan Manian. C'est ainsi que les Cissokho acquirent le pouvoir dans le Bélédougou. Nous reviendrons plus en détail sur la situation de Dan Siriman ultérieurement lorsque nous parlerons du Sirimana.

Abel Chataignier (1963 : 96) ne précise pas quels peuples occupaient le Bélédougou avant les Soumare. Mais comme dans la version d'Aubert, les Soumare étaient en difficulté avec leurs captifs révoltés sous l'impulsion du *djon* (esclave) Tobiri. Les Soumare firent appel à Fa Moussa, général de Soundjata et père de Dan Siriman et Dan Manian. L'expédition punitive fut donc décidée, car Soundjata convoitait déjà les mines de la Haute-Gambie. Parti en avant garde, Dan Manian régla rapidement le problème et en profita pour s'accaparer du pouvoir pour le compte des Soussokho (Cissokho).

La version récoltée par A. Mayor et N.S. Guèye en 2012 se rapproche de la version d'A. Chataignier, et l'informateur Koubouna Cissokho de Daloto précise en plus que les frères Cissokho seraient venus de Tomora, près de l'actuel Khayes. Après avoir soumis les Soumare, Dan Sirima (Dan Siriman) se serait installé à Bakhodi, tandis que Dan Manian se serait établi à Khossanto (Huysecom et al. 2013 : 154).

Dans le cadre des travaux de l'Oromin Joint Venture Group, Ibrahima Thiaw et Gerald Wait ont aussi collecté des traditions orales sur le peuplement du Bélédougou. Comme dans les précédentes versions, le peuplement du Bélédougou se fit en trois phases : d'abord les Bassari, puis les Soumare et enfin les Cissokho. Parmi les dix villages enquêtés, seul le village de Mamakhono, que les habitants disent occuper depuis 670 ans, aurait la plus ancienne occupation, remontant à la phase des Soumare (Altschul et al. 2016 : 20). Ainsi, tous les autres villages seraient de création plus tardive. Comme dans les autres versions, les Cissokho seraient arrivés dans la région en libérateurs pour délivrer le pays du pouvoir despotique de l'esclave-roi Tobri Sidebe (Tobiri Sidibe). Ce dernier, d'origine peule, s'était révolté et avait pris le contrôle des sources d'eau dont dépendaient les habitants. Pour s'approvisionner en eau, il exigeait qu'on lui paie de l'or (Altschul et al. 2016 : 21). C'est dans ce contexte que les Soumare firent appel aux Cissokho, dont le chef Sanga Moussa (ou Sora Moussa) vivait à Tomara, dans l'actuelle République du Mali. Celui-ci envoya ses fils Dan Moussa et Dan Sirima pour combattre Tobri Sidebe. Mais c'est par la ruse que Tobri Sidebe fut vaincu. En effet, Dan Moussa et Dan Sirima aurait proposé leur sœur, Dan Manian, en mariage à Tobri Sidebe. Après l'union, Tobri Sidebe aurait révélé le secret de son invincibilité à Dan Manian qui le transmit aussitôt à ses frères qui s'en servirent pour décapiter Tobri Sidebe et s'emparer du pouvoir. Comme le signalent les auteurs, plusieurs aspects de cette histoire ont été probablement censurés à cause de certains tabous ; de plus, cette ruse rappelle l'histoire du roi Sosso Soumangourou Kanté avec la sœur de Soundjata Keita (Altschul et al. 2016 : 21). Un

autre informateur, qui a tenu à garder l'anonymat, a plutôt déclaré que les Cissokho auraient sacrifié un griot pour pouvoir vaincre Tobri (Altschul *et al.* 2016 : 22)

En définitive, les points communs de ces différentes versions suggèrent qu'il semble bien y avoir eu trois phases de peuplement (Bassari, Soumare et Cissokho) dans le Bélédougou. De même, les versions s'accordent sur le fait que c'est pour mater la rébellion de l'esclave Tobiri, ou Tobri Sidebe ou Tobiri Kamara, selon les versions, que les Cissokho furent appelés à la rescousse. Ces derniers vainquirent effectivement la révolte, mais s'emparèrent également du pouvoir ou alors, ils négocièrent le pouvoir avec les populations antérieurement installées. La divergence notable concerne Dan Manian, qui, dans trois versions, est présenté comme le frère cadet de Dan Siriman (Dan Sirima), tandis que dans une des versions, ce serait plutôt la sœur de Dan Siriman. Remarquons que dans les traditions historiques recueillies de part et d'autre, la trame générale est la même ; mais comme l'ont souligné A. Mayor et N.S Nguèye, la question chronologique reste posée, entre une origine mythique qui se réclame de l'entourage de Soundjata au 13^{ème} siècle et des événements historiques plus vraisemblables au 18^{ème} siècle (Huysecom *et al.* 2014 : 155). Il est en effet fréquent de rencontrer des télescopages chronologiques dans les traditions orales, d'où la nécessité de récolter un maximum de versions afin d'en dégager l'archétype initial.

Il est à noter qu'aucune de ces versions n'énonce les motivations qui poussèrent l'esclave Tobiri et ses compagnons à la révolte. Faut-il y voir une quelconque résistance de la part de ces derniers à ne pas se laisser intégrer dans le système économique de cette époque ? Actuellement, la tradition historique locale rattache le *tata* dénommé site archéologique N°8 à l'épisode de la révolte de l'esclave Tobiri (Altschul *et al.* 2016 : 106). Ce dernier avait-il rassemblé suffisamment de forces armées pour diriger une révolte, se construire un *tata* et une unité résidentielle, et tenter d'établir une entité étatique à Masato, comme le suggère la tradition ? Pour Altschul *et al.*, bien qu'étant dans une position défendable, le *tata* et l'habitat du site de Masato étaient situés dans un « all wrong »¹ environnemental : loin des sources d'eau, sur une hauteur topographique et sans aucune terre agricole exploitable aux environs (Altschul *et al.* 2016 : 106). Nous pensons que si le site de Masato se rattache effectivement à la révolte de l'esclave Tobiri, alors, le choix de l'occupation de ce site faisait plutôt partie d'une stratégie de résistance ; se retirer dans une localité hostile étant une garantie de ne pas être capturé et éviter ainsi d'être intégré dans ce système politico-économique fondé sur l'exploitation des esclaves.

b. Gouvernement et mode vie au Bélédougou

Dans le Bélédougou, la centralisation du pouvoir est un fait confirmé. Ce sont les Cissokho (Soussokho)

qui étaient les maîtres. Mamakhono a toujours été leur « capitale » (Aubert 1923 : 404). Il résulte deux faits de cette centralisation : il est possible de rassembler un corps militaire sous un commandement central et il est aussi possible d'établir une liste des rois qui ont régné sur le Bélédougou. Ainsi, Aubert a pu recueillir une généalogie des chefs du Bélédougou depuis sa conquête par les Cissokho. Il rapporte qu'à la mort de Dan Manian, c'est Farin Cissokho qui lui succéda, puis ce fut Manson Ba, Kama et Siriman. L'auteur remarque lui-même que Kyé-Kyé Madi qui signa l'accord de protectorat avec le militaire Jean Bayol en 1881 n'est pas mentionné par ses informateurs ; de même, le long règne de près de soixante ans qui est attribué à chacun des chefs ayant régné sur le Bélédougou semble fantaisiste (Aubert 1923 : 409).

Les Malinké du Bélédougou étaient principalement agriculteurs comme leurs voisins, même s'ils pratiquaient aussi d'autres activités marginales telles que la chasse ou le tissage. L'agriculture se pratiquait, et se pratique encore, pendant l'hivernage. Pendant la mauvaise saison (saison sèche) qui est aussi la saison des guerres et des voyages, il semble que le pillage était une activité fréquente. De même, les routes commerciales qui passaient dans le Bélédougou fournissaient de bonnes opportunités pour le rançonnement des caravanes et la capture de voyageurs isolés (Rançon 1894 a : 426). En effet, le Bélédougou est avantageusement situé ; son emplacement est « au croisement des routes conduisant dans le Bondou, le Sirimana, le Dentila et à Badon » (Gallieni 1889 : 509). Ces Malinké pratiquaient aussi l'orpaillage. Même si les données permettant d'évaluer cette activité pour les périodes anciennes sont minces ou quasi inexistantes, l'activité pouvait être très rentable ; Jean Bayol a vu « des femmes ramasser du sable, le laver et obtenir, au bout de quelques minutes, de l'or » (Bayol 1888 : 87). Les témoignages recueillis lors de nos enquêtes vont aussi dans ce sens. Notons également que dans les traditions historiques collectées, les Soumare (qui sont les maîtres de la terre) faisaient encore des sacrifices sur la tombe de Tobiri à Mamakhono pour trouver de l'or ; quand ils n'en faisaient plus, on ne trouvait plus d'or (Aubert 1923 : 409). Aujourd'hui, le potentiel aurifère de la zone est reconnu et fortement exploité par des sociétés minières ; les populations locales et les nombreux émigrés de la sous-région exploitent aussi cet or dans les mines artisanales ou « *djoura* ».

c. Le Bélédougou et ses voisins

Bien que d'origine Malinké comme la plupart de ses voisins, le Bélédougou semble ne pas avoir entretenu des relations toujours cordiales avec ceux-ci. Parfois amicales, parfois hostiles, leurs relations oscillaient probablement en fonction de l'intérêt du moment et de l'humeur du chef régnant, une sorte de pragmatisme semblable à la politique pratiquée dans le Boundou. Ainsi, Dially-Silman est décrit comme turbulent, alors que son frère et successeur Ké-Ké (Kyé-Kyé) Madi aurait rendu le pays plus calme (Gallieni 1889 : 510). Pour les données que nous avons au 19^{ème}, le Bélédougou est décrit comme une entité qui attaque constamment ses voisins. C'est certainement à cause de

¹ Tout faux, pour indiquer que ce site ne rassemblait pas les conditions environnementales propices pour une occupation humaine

ces relations tumultueuses que Mamakhono avait un *tata*, décrit comme « fort » par le sous-lieutenant Levasseur (Gallieni 1889 : 509) et, venant d'un militaire, cette description vaut tout son pesant.

Les territoires voisins du Badon, du Dantila et du Boundou, ont beaucoup souffert des incursions brèves et répétées des Malinké du Bélédougou. Dans le Badon par exemple, Toumané qui règne lorsque Rançon explore la région se plaint constamment des attaques des pillards venus du Bélédougou. Selon Toumané, ces pillards sont tellement hardis qu'ils « viennent à chaque instant piller dans les environs des villages et s'avancent jusque sous leurs murs pour y voler des bœufs et des captifs » (Rançon 1894 : 426). Parallèlement, le Bélédougou a eu à subir des raids constants de la part de ces voisins. Hyacinthe Hecquard qui est passé à Mamakhono, principal village du Bélédougou, signale la présence de trois *tata* ceignant le village. Un quatrième *tata*, ayant l'aspect d'une citadelle, sert de demeure au chef et de lieu de refuge pour la population au cas où les trois autres *tata* seraient franchis par les ennemis (Hecquard 1853 : 379).

Le Bélédougou s'est souvent allié avec le Boundou. Ainsi, Kaman qui était roi du Bélédougou a noué une alliance avec l'*almamy* Omar Sané du Boundou en lui donnant une de ses filles en mariage (Hecquard 1853 : 380). Les fils du roi de Bélédougou ont aussi souvent combattu aux côtés de l'armée du Boundou. Grâce à ces alliances, le Bélédougou a pu s'associer au Boundou pour s'attaquer au village de Marougou dans le Sirimana en 1861. Cette expédition fut malheureuse et la coalition, dirigée par Boubakar Saada, dût battre en retraite à cause de l'intervention des renforts venus du Dantila. En 1868, le chef du Bélédougou, Dially-Silman, fut assiégé par une coalition conduite par le Sirimana. L'objectif était de le punir pour l'appui qu'il avait apporté en 1861 contre Marougou. Étant l'allié de l'*almamy* Boubakar Saada du Boundou, ce dernier intervint et le délivra. Notons qu'il est possible que parfois les Peul aient rompu cette alliance et attaqué le Bélédougou. Ainsi, au cours de notre enquête sur place, l'actuel chef Boucary Cissokho de Mamakhono a aussi parlé des incursions des Peul du Boundou sur Mamakhono (enquête J. A., 28/01/2018). Aubert (1923 : 409) signale également que le chef Manson Ba du Bélédougou fut tué dans son sommeil par les Peul de l'*almamy* Saada (du Boundou ?).

5.4.5. Le royaume malinké du Sirimana

Le Sirimana est l'entité bordée par la Falémé à l'est, par le Boundou au nord, le Bélédougou à l'ouest et le Dantila au sud (fig. 5.6). Son étymologie, assez simple, tire son origine de son conquérant Dan Siriman et signifie « pays de Siriman » en langue Malinké (Chataignier 1963 : 94). C'est l'entité étatique jumelle du Bélédougou, car ils ont la même origine ; ce sont aussi des Cissokho.

a. Peuplement du Sirimana

Les premiers occupants du Sirimana dont les traditions historiques aient souvenir sont les Cissé (Sissé). Il est

assez surprenant qu'Aubert (1923 : 410) rattache l'origine de ces Cisse au Mande, surtout quand on sait que Cisse n'est pas un patronyme malinké. Occupant ce territoire, les Cissé donnèrent le nom de Cisséla et constituèrent le Sissékounda sur les deux rives de la Falémé (Chataignier 1963 : 96). L'arrivée des Cissokho est liée à l'histoire de la révolte de Tobiri chez les Soumare au Bélédougou. En cours de route, le corps expéditionnaire se serait divisé. Chataignier (1963 : 96) raconte que le groupe de Dan Siriman venait en arrière-garde pour soutenir le groupe de Dan Manian, alors qu'Aubert (1923 : 408) explique plutôt qu'ayant campé au bord du marigot Diallé, Dan Siriman apprécia le poisson et décida de rester et d'envoyer Dan Manian combattre, lui promettant de lui venir en aide en cas de besoin. Quoi qu'il en fût, Dan Manian mata la révolte, aidé ou non par une femme, et envoya dire à son frère aîné que tout était fini. Dan Siriman décida alors de conquérir le Cisséla. Il y chassa les Cissé qui vivaient sur la rive gauche et occupa le pays qui devint « Sirimana » (Aubert 1923 : 416). Après cette conquête, Dan Siriman aurait épousé des femmes chez les Cissé, mais de nombreuses familles Cissé auraient par la suite franchi la Falémé pour rejoindre leurs parents sur la rive droite (Chataignier 1963 : 96).

Dan Sirimana et ses descendants ont fondé et occupé de nombreux villages dans le Sirimana. Il s'agit de Bora, Bokodi (Bakhodi ?), Tagara, Kérouane, Dialako, Sabouciré, Marongon (Marougou ?) et Sitadian (Aubert 1923 : 410). Cette mobilité dans l'occupation des villages nous a aussi été confirmée au cours de notre enquête à Medina Sirimana (entretien de groupe le 24/01/2018 à Medina Sirimana). Les vieillards réunis nous ont affirmé qu'avant de s'installer à l'actuelle Medina Sirimana, leurs ancêtres étaient d'abord à Berelakoto (ils ont dit ne plus ne savoir son emplacement), puis ils ont occupé le premier site de Medina Sirimana (où la plupart des parents de certains de ces enquêtés sont nés) et, finalement, sont venus dans l'actuel site peu avant l'indépendance du Sénégal (1960).

Le peuplement du Sirimana et du Bélédougou garde plusieurs zones d'ombre dont certains auteurs ont déjà discuté. Les Soumare et les Cissé, par exemple, seraient plutôt des Sarakolé (Soninké) que des Malinké, si l'on s'en tient à leur nom de famille ou *dyamu* (Smith 1965 : 241). Par ailleurs, faut-il identifier Noïa Moussa Cissokho (père des conquérants Dan Siriman Cissokho et Dan Manian Cissokho) à Fa Koli Koroma, le général de Soundjata et neveu rebelle de Soumangourou Kanté ? (Aubert 1923 : 408 ; Smith 1965 : 241).

b. Gouvernement et mode de vie au Sirimana

Le Sirimana a une organisation particulière. Bien qu'il soit jumeau du Bélédougou, son organisation diffère totalement. Il est sûr qu'au Sirimana, on trouvait un chef qui dirigeait le pays, mais quand ce chef mourrait, la seule règle de succession était la domination d'un vainqueur. C'est ce qu'Aubert traduit en disant : « les enfants de Dan Siriman ne s'entendirent jamais et, à la mort du plus fort, c'était une nouvelle guerre pour choisir un chef » (Aubert